

cons. De même, tu comprends à merveille d'après ceci que les propos dédités sur le compte du jeune Lafrimbolle sont doublement faux et calomnieux, puisqu'on en aurait pu répandre de tout pareils sur son père, un moment accusé comme lui; mais, Dieu merci, la malignité s'est arrêtée devant la solide réputation de l'honorable dreguiste.

Nazarille ne dit rien encore et Pelloquin reprit ainsi son histoire :

—On entraîne M. Lafrimbolle dans une salle contigüe où sont les bagages et les peintres que l'on garde à vro.

Scalabra et son camarade, demeurés presque seuls, s'empresent de mettre ce moment à profit. Ils représentent au brigadier que tout désormais s'explique, qu'on n'a plus d'ordre pour eux, et qu'ils vont seulement respirer le frais un moment.

Le brigadier et les gens qui gardent la porte leur livrent poliment le passage; mais comme ils franchissent le seuil, sur le point de gagner du pied, le gonfalonnier accourt et les arrête par le bras...

—Eh! Messieurs, où allez-vous? Il y a bien du nouveau. M. votre père vous appelle. La valise est retrouvée et avec elle des papiers qui ont transporté de joie le cher homme, car il vous en voulait un peu, à ce qu'il paraît, il ne cesse de crier: mes enfants! mes chers enfants!

Les bandits demeurent penauds. Le gonfalonnier est sorti trop tôt après la découverte des papiers qui sont dans la valise. Ces papiers sont des passeports qui démontrent parfaitement l'innocence des artistes et qui ne laissent aucun doute sur la vérité de leurs explications. Pendant que le gonfalonnier parle à Scalabra, M. Lafrimbolle en effet mouille de ses larmes Tony et Tom.

Il reparait dans la première salle, suivi de ses enfants et de tout le monde.

Le gonfalonnier pousse les bandits dans ses bras, les prenant toujours pour ses fils. M. Lafrimbolle, Tom, Tony, Augustine jettent un cri d'horreur. Scalabra et le gonfalonnier s'écrient que le vicillard a décidément perdu la tête. La fille du gonfalonnier veut éclairer son père. Tout le monde parle à la fois. Le brigadier par prudence ferme de nouveau la porte.

On commence à s'expliquer. M. Lafrimbolle reconnaît hautement ses enfants. Il donne pour preuves la valise, leurs passeports fraîchement signés qu'il exhibe; il raconte leur aventure comme ils viennent de la lui conter, et il désigne à l'indignation publique les véritables brigands Scalabra et son compère Barrelli.

Voilà des étonnements, des exclamations, des transports sans fin. On se félicite: le père embrasse le fils; Tom embrasse son oncle; la foule prend part à leur joie. On dépêche les deux bandits à Rome sous bonne escorte, et M. Lafrimbolle, dans son extrême joie d'avoir retrouvé ses enfants et ses bagages, commande un bon repas où il invite le gonfalonnier, sa fille; le brigadier et les principaux du pays.

Ils repartirent le lendemain pour Rome; ils visitèrent le reste de l'Italie, et Tom de retour à Paris épousa Mlle Augustine Lafrimbolle.

M. Lafrimbolle fils, blanc comme neige, vit à présent de ses rentes et fait de la peinture en amateur, marié aussi, père de trois enfants. Je ne sais s'il a gardé son goût pour la couleur locale. Il demeure rue de la Michaudière... Eh bien! qu'en dis-tu?

—Peuh! fit Nazarille, qui avait l'air de rêver et n'écoutait pas.

Pelloquin, mal satisfait, crut devoir constater lui-même la clarté de ses explications; il reprit donc :

—Tu vois fort bien que la découverte de la valise et des papiers qu'elle contenait coupe court à toute chicane; et s'il était resté le moindre doute, M. Lafrimbolle, qui est un honnête homme, n'aurait point certainement dégage son fils, et il n'aurait point donné sa fille à Tom qui dans ce cas n'eût pas mieux valu que Tony. De plus, la police romaine ne se fût point dessaisie de l'affaire, et pour dernière et triomphante raison...

—Assez, assez, interrompit Nazarille d'un ton d'impatience et de lassitude, c'est bien toujours cette même aventure dont tu m'as si souvent assommé.

Pelloquin se retourna piqué jusqu'au vif.

—D'ailleurs, reprit Nazarille, je t'avouerai maintenant qu'on t'a fait là une sottise histoire, qu'elle fourmille d'invéraisemblances et qu'on distingue parfaitement à leur accent des Français et des Italiens. N'est-il pas absurde d'accuser ton vicillard à propos d'une valise qu'on vient de reprendre aux voleurs, et que la petite Italienne arrive si tard pour expliquer tout. Enfin, il y avait peut-être moyen de bâtir là dessus une biuette capable d'amuser un moment, mais tu racontes d'un ton si lourd, si pénible, si glacial, que ton conte déjà médiocre ne signifie plus rien et ne peut valoir ton vaudeville, quand il serait le plus mauvais du monde.

Pelloquin regarda son camarade de travers, ne trouvant point sans doute d'expression pour rendre son indignation.

Nazarille continua sans y prendre garde :

—Et puis, qu'est-ce que cette manière sottise et commune de finir une histoire par un mariage et un bon repas où le narrateur, pour se faire bien venir, a l'air de convier jusqu'à l'auditeur lui-même...

—Eh! parbleu! s'écria Pelloquin impatienté et charmé de prendre une espèce de revanche, tu m'y fais songer; ce repas m'a donné de l'appétit à moi-même et je te serai fort obligé de tenir sur le champ ta promesse.

—Quelle promesse? dit Nazarille en s'écurant les dents.

—Quoi! vas-tu me nier que tu m'as promis à déjeuner au prochain village?

—Non, j'en conviens, cela est vrai.

—Eh bien? dit Pelloquin.

—Eh bien? dit Nazarille.

Pelloquin regarda autour de lui.

—Nous y touchons bientôt sans doute, à ce village.

—Il est passé, reprit froidement Nazarille.

—Il est passé!

—D'une grande demi lieue.

—C'est impossible! s'écria Pelloquin.

—Cela est pourtant.

—Je l'aurais vu.

—Tu l'as au moins regardé, et c'est que tu n'as pas voulu voir comme moi les maisons, les jardins et les enfants qui criaient. Tiens je me souviens même qu'un gros chien s'est élancé de la grand'porte d'un débitant de tabac, et s'est rué dans tes jambes. Mais une fois lancé dans tes radotages, tu perds le sens, tu ne vois rien. Voilà ce que c'est que le bavardage. Tu sommeillais si bien au milieu de tes impitoyables Lafrimbolle que....

—Tu t'es gardé de m'interrompre, dit Pelloquin avec une rage étouffée.

—Tu les reçois si bien, mes interruptions; et tu conviendras pourtant que je ne puis avoir patiemment essuré ton anecdote, et par là dessus te payer à déjeuner en dehors de nos conditions. Il faut être juste.

—Voilà bien des gentilleses pour un jour, dit Pelloquin, en appuyant sur les mots; mais, patience, je saurai reconnaître tes procédés, et j'en aurai raison tôt ou tard d'une manière à quoi tu ne t'attends pas.

Nazarille répliqua gravement :

—Je pense que tu n'as rien à me reprocher et que c'est plutôt à moi de me plaindre; mais j'aurais eu le malheur de te déplaire et de te faire tort, que je connais trop la générosité de ton cœur pour avoir rien à craindre.

Pelloquin ne daigna pas répondre.

Ils arrivèrent à la nuit tombante en un lieu où se continua le cours de leurs aventures, entremêlées d'entretiens non moins curieux, que l'on fera plus tard connaître au lecteur.

FIN.

EDOUARD OURLIAC.

EXERCICE TRES DEVOT

St. Antoine de Padoue

LE

Petit Volume nouvellement imprimé avec de bons caractères, se vend à la Librairie de

RUE ST. PAUL, VIS-A-VIS L'HÔTEL RASCO,

Et chez les différents Libraires de cette ville.

NOUVELLE ÉDITION, REVUE, ET AUGMENTÉE DES PRIÈRES DE LA SAINTE

MESSE, ET DES VÊPRES DU DIMANCHE.

RECUEIL DE MUSIQUE SACRÉE.

AVIS.—LE SOUSSIGNÉ informe respectueusement les MESSIEURS DU CLERGÉ et le Public en général, qu'une LISTE DE SOUSCRIPTION est ouverte à son magasin, rue Notre-Dame, No. 114, étant agent pour ceux qui voudront s'abonner au RECUEIL DE MUSIQUE SACRÉE, consistant en Messes, Hymnes, Psaumes, Cantiques, etc. avec accompagnement d'Orgue ou de Piano, etc. Le tout compilé et arrangé par M. T. F. MOLT, organiste de la Cathédrale de Québec. Les conditions données en souscrivant.

Montréal, 9 Avril 1843.

C. P. LEPROHON, Agent.

LIVRES NOUVEAUX.

LE SOUSSIGNÉ vient de recevoir une belle collection de LIVRES DE RELIGION, DROITS, MÉDECINE, LITTÉRATURE, &c &c &c.

AUSSI,

IMAGES, CHAPELETS, MÉDAILLES, &c. &c. &c. Il se charge à l'ordinaire de préparer des RÉGISTRES de Paroisse de 12 à 400 feuillets.

Montréal, 18 Nov., 1842.

E. R. FABRE.

CONDITIONS DE CE JOURNAL.

LES MÉLANGES se publient deux fois la semaine, le Mardi et le Vendredi. Le prix de l'abonnement, payable d'avance, est de QUATRE PIASTRES pour l'année, et CINQ PIASTRES par la poste. On ne reçoit point d'abonnement pour moins de six mois. Les abonnés qui veulent cesser de souscrire au Journal, doivent en donner avis un mois avant l'expiration de leur abonnement.

On s'abonne au bureau du journal, rue St. Denis, à Montréal, et chez MM. FABRE et LEPROHON, libraires de cette ville.

Prix des annonces:—Six lignes et au dessous, 1re. insertion, 2s. 6d.
Chaque insertion subséquente, 7½d.
Dix lignes et au-dessous, 1re. insertion, 3s. 4d.
Chaque insertion subséquente, 10d.
Au-dessus de dix lignes, 1re. insertion par ligne, 4d.
Chaque insertion subséquente, 1d.

PROPRIÉTÉ DE J. C. PRINCE, PIRE. DE L'EVÊCHÉ.
IMPRIMÉ PAR J. A. PLINGUET,